

Le Libertainaire

TÉLÉPHONE : 432-14

HEBDOMADAIRE

... les seules doctrines de bonheur
sont les doctrines de liberté !

NELLY ROUSSEL.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. »
Six mois. 3 fr. »
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

LIBERTÉ !

Il y a quelque temps, les fanatiques du froc et du béguin étonnaient nos oreilles par ce cri singulier dans leur bouche : « Vive la liberté ! » Maintenant, c'est l'anticlérical Combes qui chausse la liberté de bottes éperonnées, l'habille à la hussarde et l'envoie faire des exercices faciles d'escrime et de cavalerie sur le dos et le ventre des grévistes désarmés du Nord et de la Somme.

Vici un digne pendant à la liberté des moines et des sœurs : la liberté du travail au rabais défendue par les baïonnettes républicaines !

Ceux de Lille et de Tourcoing veulent se porter sur la frontière pour barrer la route à l'invasion des sarrasins de Belgique. Mais n'est-ce point là l'excellent protectionnisme et du patriotisme de bon aloi ? N'empêche que nos ouvriers rencontreront des soldats leur criant : « Halte-là ! » et braquant sur eux leurs fusils devenus internationalistes dans l'intérêt de Motte et compagnie.

Las de lutter, quelques tisseurs de l'établissement Delcourt, après avoir fait cause commune avec les grévistes, sont allés se mettre à la discrétion des exploiters et reprendre, tête basse, plus lourd que jamais, le collier de misère. Subir le joug, si cela leur plaît, rien de mieux : mais ont-ils le droit d'imposer les conséquences de cette désertion aux autres, aux braves restés fidèles à leur poste ? Et c'est pourtant ce qui arriverait fatalement ; ce sont ces capitulations partielles qu'escomptent les usiniers, pour entraîner la défaite générale. Et quand les ouvriers en grève se sont rendus aux abords du tissage, pour dire ces choses à leurs frères momentanément découragés, ils se sont heurtés à un impénétrable mur d'airain : deux compagnies du 87^e de ligne, un escadron de cuirassiers et soixante gendarmes. Du côté des possédants, les millions et l'armée ; du côté des prolétaires, un droit platonique de grève stérilisé par la concurrence de la faim. Quel tableau suggestif que ces fiers guerriers employés à couper en deux camps les pauvres diables, à protéger la fuite honteuse et la rentrée au bagne de ceux qui ont composé avec l'ennemi ! C'est la société tout entière en raccourci : à condition que ses épaules résignées ne tentent jamais de se redresser, les dirigeants veulent bien que le peuple soit libre, et même pour veiller sur cette liberté dérisoire, ils ne lui ménagent point patrouilles et sentinelles.

Les 4,000 grévistes d'Amiens, teinturiers, tisseurs, maçons, menuisiers, plafonniers, fondeurs, serruriers, carreleurs et charpentier n'ont pas eu davantage à se louer des serviteurs de la patrie, chasseurs, fantassins, hussards et tringlots. Celui-ci, un enfant de seize ans a été piétiné par les chevaux ; celui-là, à peine plus âgé, a eu le crâne ouvert par une forte ruade et a dû subir l'opération du trépan ; ces autres ont été atteints au passage par le terrible moulinet des crosses de fusil. Mais, par contre, les cavaliers ont été obligés de rebrousser chemin devant des fils de fer tendus entre les arbres, et devant un pont à moitié démolé et obstrué par d'énormes matériaux. A la guerre comme à la guerre ; tels officiers et tels commissaires de police ont attrapé de durs horions.

Les combattants ont su, à l'occasion, montrer qu'ils n'entendaient pas comme leurs maîtres la liberté du travail. Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour généraliser la grève autour d'eux. Ils ont fouillé, sur les chantiers, dans les ateliers et jusque dans les cheminées et les caves, cherchant, pour les débaucher, les travailleurs demeurés sourds au mot d'ordre : « Partout, les bras croisés ! »

Ils n'ont pas craint d'arrêter les tombereaux chargés, d'enrayer la circulation des tramways, de faire voler en éclats les ampoules électriques pour envelopper leur marche de ténèbres prudentes ; de troubler par quelques cailloux briseurs de glaces et par des prélèvements de marchandises la quiétude égoïste des bons commerçants et de leurs dociles sous-ordres. Ce ne furent point là inutiles espiègleries de grands collégiens faisant l'école buissonnière. Le directeur de la fabrique Kuhlmann congédie ses maçons, pour écarter de son toit la foudre imminente des onéreuses déprédations. Cent ouvriers de l'usine Saint frères sont réduits à battre en retraite devant les grévistes et à ne pas réintégrer leur bagne. Les voici qui cherchent à se frayer une route jusqu'à l'usine de Renancourt, en contournant l'imposante masse de la cavalerie. Un maraîcher, de plein gré, leur livre l'accès de son jardin : car ils se fussent passés de son

consentement, mais alors, ils seraient, au petit bonheur, tombés à travers champs, saccageant les semis, piétinant les plantations, au lieu de marcher tranquillement et en bon ordre dans les allées.

Les tissages Esnault et Pelletier et Saint frères ont fini par trouver qu'il était dangereux de continuer à braver cette effervescente hostilité, et ils ont décidé de fermer leurs portes jusqu'à la fin de la grève.

La liberté du travail ! Laissez-moi rire. Ne parlons jamais de cela aujourd'hui. Remissons d'abord au musée des antiques horreurs vos ferrailles belliqueuses, vos fourrures et vos passementeries à grand tapage. Ecartons d'une poussée vigoureuse les parasites féroces qui, ayant accaparé tous les moyens de production, tiennent à leur merci, comme proie qu'ils sucent jusqu'au sang, le troupeau famélique des prolétaires. Alors, nous pourrions causer de travail libre. Jusqu'à ce moment, c'est la lutte, la lutte inégale, entre le maître et l'esclave, la lutte avec ses alternatifs appels à la ruse et à la force. Et le malheur veut que, dans cette guerre, les pires ennemis avec lesquels nous ayons à compter soient précisément nos compagnons de chaîne et de souffrance.

Silve.

AU HASARD DU CHEMIN

Pour la paix.

Un petit fait qui va répondre aux systématiques dénigreurs du mouvement syndicaliste.

Le Congrès de la Paix, qui s'est tenu la semaine dernière a voté une proposition tendant à mettre à l'étude du prochain Congrès « les moyens de seconder l'action syndicaliste dans son œuvre d'émancipation humaine. »

La propagande antimilitariste des organisations ouvrières aura donc eu, entre autres, ce résultat de forcer les bourgeois pacifistes à ne pas se contenter de crier : Vive la Paix ! mais à la préparer en portant la question sur son terrain véritable, la suppression des armées.

C'est peu, il est vrai, mais, c'est cependant quelque chose. Pourtant, vous verrez des gens qui trouveront là matière à déblâner les syndicats à cause que des bourgeois, veulent pratiquer leur action, la considérant comme bonne et efficace.

Combisme.

Les feuilles quotidiennes socialistes, ou prétendues telles, étaient pleines, lundi matin, du discours du président du Conseil. Par contre, peu de lignes concernant les grèves.

Ainsi, les électeurs n'ont pu connaître ce qui s'était passé dimanche, dans les centres ouvriers en grève. Les gendarmes purent se livrer à leurs habitudes brutales ; des grévistes ont peut-être été assassinés, des femmes piétinées. Ça n'a qu'une médiocre importance. Ce qui compte, c'est le discours de Combes.

Où est-il le temps où la moindre grève fournissait aux journaux quotidiens, dits socialistes, des colonnes de copie ?

Lamentation jaune.

La jaunisse est mécontente !

Elle le fait voir. Dans l'un des derniers numéros de la feuille à Biétry, un quelconque se lamente du trop grand nombre d'organes révolutionnaires.

Naturellement, ce plumeux pleurard déplore qu'il n'y ait pas un nombre plus grand de feuilles jaunes pour combattre l'influence des publications ouvrières et révolutionnaires.

Mon pauvre vieux, t'as pas de veine. La jaunisse manque de journaux. Pourtant, ce n'est pas le pognon qui lui fait défaut. Oui, mais voilà, les grands maîtres du mouvement ont un si formidable appétit que les subsides du patronat ne sont que juste suffisants pour contenter les besoins monétaires des grands jaunes, les Lanoir, les Dorangeon, Biétry et autres.

Le jaunisme, d'ailleurs, aurait plus de canards à sa disposition, qu'il ne réussirait point à donner le change. Les travailleurs sont fixés. Il n'y aurait pas de journaux révolutionnaires, que notre propagande se ferait quand même. Il n'en est pas ainsi pour la jaunisse, dont on n'ose même pas accrocher les feuilles aux water-closets.

Noël Paria.

CONGRES DE L'ENSEIGNEMENT

Gris, pâle, incolore et profondément inutile a été ce congrès mixte de professeurs et d'instituteurs qui s'est tenu au Collège de France.

Tout d'abord, ces messieurs se sont complus à étaler leur incurable servilité de fonctionnaires. Ils nous ont appris qu'il ne leur avait point suffi de le vouloir, pour faire cette chose toute naturelle, « se réunir, échanger des idées, causer de leurs intérêts communs. Ils ont dû, au préalable, en demander l'autorisation, et, l'ayant obtenue, ils ont ont éprouvé le besoin de remercier humblement leur grand-maitre, M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique.

Le chef des policiers, Combes, a eu sa large part de cet encens benévole. Cette élite intellectuelle avilie s'est empressée de voter des félicitations à ce représentant de la mouchardise et de la force brutale. Bien mieux, elle a prétendu, ce faisant, revendiquer et exercer ses droits d'hommes et de citoyens ! Les quelques protestations que cette motion a soulevées furent moins intéressantes encore si possible, inspirées qu'elles étaient par une sympathie plus ou moins avouée pour les congréganistes expulsés, sinon par un désir peureux de neutralité paillette et ambiguë.

Elle n'était point mauvaise pourtant l'idée de rapprocher dans une assemblée unique les membres de deux ordres d'enseignement, entre lesquels se dressa longtemps « une muraille de Chine » selon l'expression d'un des congressistes. On en vint même, au cours de la discussion, à mentionner l'Association amicale de Bordeaux, où fraternisent et se coudoient les membres des trois ordres de l'enseignement.

Elle aurait pu aussi avoir de l'intérêt, l'idée émise par M. Téry, d'ailleurs repoussée par la majorité, de détruire les barrières jetées entre le collège ou le lycée aristocratiques et l'humble école plébéienne. Mais le platonisme impuissant, ce ce vœu transparait par trop. La commission elle-même l'a souligné à son insu, en déclarant qu'il fallait « éviter de diriger vers l'enseignement secondaire, certains élèves d'élite qui ont besoin de gagner leur vie ». Aloys qui vient-on nous parler d'unité, si les castes se remontent toujours, forcément et si l'on ne se résout pas à nous dire, de façon catégorique comment on doit les abolir ?

Malgré tout, l'assemblée décida qu'« on pourrait orienter ces élèves au mieux de leurs aptitudes et de ceux de la démocratie ». Ce qu'on a négligé de nous expliquer, par exemple, c'est si ladite démocratie tiendrait compte de ces orientations, et si l'on lui arriverait pas souvent de faire des enfants pauvres bien doués autre chose que des ratés, des déclassés ou des parasites.

Les membres de l'enseignement se sont laissés, sans résistance, confisquer par l'Etat-patron, le droit de former des syndicats, pour y débattre des questions cependant peu subversives et peu ambitieuses, celles qui touchent à l'augmentation de leurs traitements et à l'amélioration de leur situation matérielle.

Par contre, ils s'emballent sur cette afreuse mystification, la mutualité, au point même qu'ils s'accordent à la décréter une, nationale et « obligatoire ». Tant pis, si tel petit instituteur est déjà obligé de se serrer le ventre, il n'aura qu'à rogner encore son insuffisant salaire pour y prélever cet onéreux tribut.

La fêrule despotique, qu'ils la manient ou qu'ils la subissent, exerce sur nos professeurs un attrait invincible. Obligatoire encore, ont-ils déclaré, devront être pour les adolescents jusqu'à la quinzième année, les cours post-scolaires. Eh ! quoi, même s'ils ont été surmenés tout le jour dans l'asphyxiante usine, même si leur ventre vide crie la faim, vous traînez de force, le soir, ces pauvres diables, aux yeux ensommeillés, devant vos chaires fastidieuses !

Bien plus, ces éducateurs obstinés comptent ne pas lâcher le jeune homme au régiment. Sera-ce pour combattre l'influence néfaste de l'ignoble caserne ? Au contraire, puisqu'ils se proposent de s'adoindre, à titre de collaborateurs les officiers, les républicains seulement, ont corrigé quelques-uns, — atténuation bien maigre ! — tous, a finalement conclu la majorité, car « tous sont d'admirables pédagogues ! »

Cela n'a pas empêché nos congressistes de faire « des vœux pour le triomphe de l'idée pacifique » et d'envoyer une adresse de sympathie au Congrès de la paix, par le droit. Quelle salade ! C'est à ne plus s'y reconnaître.

Toutefois, ils se sont un peu aperçus qu'il pourrait y avoir urgence à conqué-

rir quelque liberté et quelque bien-être avant de songer à organiser l'enseignement des adultes.

Ils demandent, comme préface nécessaire, que les pouvoirs publics assurent aux instituteurs et institutrices un traitement leur permettant de vivre avec dignité. C'est vague en diable, et cela se présente sous forme de supplique.

Ils signifient en outre à l'Etat « qu'on ne saurait espérer le complet épanouissement des œuvres post-scolaires tant que les membres de l'enseignement ne seront pas admis au bénéfice de l'article 11 de la Déclaration des Droits et ne pourront exercer sans restriction tous leurs devoirs civiques ». Quel besoin de recourir à un texte écrit et légal pour affirmer ses droits ? Les droits de l'homme et du citoyen, mais c'est en leur nom qu'au début nos bons fonctionnaires-pédagogues ont couvert Combes de fleurs !

Ils ne semblent pas près de comprendre encore que l'enseignement doit, pour devenir sincère et fécond, aspirer à la pleine liberté, ne plus dépendre ni de l'Eglise ni de l'Etat, ni des possédants, ne plus former des dirigeants ni des dirigés, ne plus émaner de salariés timides et asservis, être la parole réconfortante de l'homme qui veut faire des hommes.

Léon Finerol.

COMBES À PARLÉ

Connaissez-vous le grand événement de la semaine ? Le chef suprême des mouchards, Combes, a parlé. Les fédérations républicaines et socialistes de l'Aisne lui ont fait un auditoire triomphal entrecoupant sa rhétorique d'adulatoires acclamations : « Vive Combes ! Vive Combes ! »

L'armée, la magistrature, le préfet et les sous-préfets, toutes les forces de répression s'unirent en ce jour, à Laon, pour tresser des guirlandes au banqueteur-discoureur, qui, par-dessus le marché, aspire au doux titre d'ami du peuple.

« Le temps lui-même semblait ministériel », s'écrit la *Petite République*, dans un accès de ministérialisme aigu.

Mais le plus ministériel, naturellement, était Combes en personne, qui s'est accordé un brillant *satisfecit* sur toute la ligne : « Tenons-nous en, si vous le voulez bien, a-t-il dit, aux seules discussions qui vont être à l'ordre du jour des Chambres dès la reprise de la session. Quand a-t-on vu un ministre mener de front, comme le nôtre, trois réformes capitales : la réforme religieuse par l'application des lois aux congrégations, la réforme militaire par la réduction du service militaire à deux ans et la réforme fiscale par l'impôt général sur le revenu ? »

Combes aurait-il vraiment, nouvel hercule, terrassé l'hydre cléricale ? Je crains fort qu'elle n'ait la vie trop dure pour cela ! La Chambre retire aux congrégations le droit d'enseigner ; bon, mais il y a les congréganistes à robe courte, que vous avez oubliés et qui vont, dans leurs chaires vacantes, prendre leur place toute chaude. L'Association pour la défense des écoles primaires avise les propriétaires d'écoles libres qu'elle est à même de leur fournir le personnel laïque enseignant dont ils auraient besoin. Elle se charge aussi de caser, comme précepteurs dans les familles, les frocards et les nonnes, mis en disponibilité par la nouvelle loi.

Ces chers frères et ces chères sœurs porteront leur science à domicile, ou ils se démettront de leurs fonctions entre les mains de leurs dignes élèves... Qu'y aura-t-il de changé ?

Quant au service de deux ans, que Combes nous fait entrevoir comme une riante perspective, je ne le conçois, tout au plus, qu'à la manière dont un condamné espérerait une très faible et très aléatoire réduction de peine. Deux ans de caserne, c'est plus qu'il n'en faut pour se pourrir et s'abrutir de discipline, d'oisiveté crapuleuse, d'alcool et de syphilis. Deux années, c'est bien suffisant pour courir mille fois le risque du conseil de guerre, des bataillons d'Afrique et du peloton d'exécution. Deux ans, mais il y a de la marge pour les coups de sabre et de crosses de fusil, sinon les coups de feu sur les grévistes affamés, les vieillards, les femmes et les enfants. Deux ans, mais il faut moins que cela pour aller crever de la fièvre jaune aux colonies, ou cingler vers l'Extrême-Orient, s'y tenir au port d'armes, spectateur enthousiaste des tueries russo-japonaises, tout prêt à se mêler activement au glorieux massacre !

Merci du cadeau, M. Combes ! Mais le clou du programme Combes, c'est l'impôt sur le revenu, non pas en lui-

même, mais parce qu'il contient, paraît-il, de même que la coque l'amande, l'importante, la magnifique loi des retraites ouvrières.

Le problème est posé depuis douze ans, déclare Combes, en manière de plaider : peut-on, dès lors, s'étonner qu'il n'ait pas été résolu ? La faute, du reste, en est à ses prédécesseurs. Lui, il va réparer tout cela.

Ils avaient promis à l'ouvrier, plus de beurre que de pain ; mais ils n'avaient pas su trouver, à l'heure dite, le beurre et le pain. Combes, avec assurance, montre la luche et le buffet aux vieillards fourbus par une longue vie de labeur : « Prenez, mes amis, prenez et mangez : c'est le trop plein des coffres pléthoriques qui s'offre à vous, l'impôt sur le revenu. »

Mais Combes de mon cœur, si tu allèges les poches du riche, il trouvera toujours le moyen de se rattraper sur le dos du pauvre.

Ce que les impôts lui coûteront de plus, il le dépensera en moins, sous forme de salaires ; ou il s'arrangera pour le recouvrer en majorant les prix des locations.

C'est donc nous, les miséreux, qui assisterons nos invalides, et auxquels on imposera si possible, un surcroît de misère. Et vous avez le front de quémander par anticipation notre reconnaissance.

Vous vous plaignez amèrement qu'on vous accuse « de vous désintéresser du sort des humbles et petits. » Mais, au contraire, vous faites beaucoup pour eux, d'abord des phrases sonores en veux-tu en voilà, et puis des envois copieusement de troupes assommées et meurtrières à Paris, Marseille, Perpignan, Roubaix, Tourcoing, Lille et Amiens. Millerand n'a pas fait mieux. Vos successeurs suivront la même omière. Tous les gouvernements se valent.

Yvan.

Causerie ouvrière

LA LOI DE DIX HEURES

Combien il est pénible et douloureux de constater le peu de chemin accompli par le Peuple vers son émancipation !

Comme doit se réjouir le cynique saltimbanque parlementaire, l'avocat retors, l'ambitieux et intelligent politicien qu'est le baron Millerand !

Comme tous les plats-culs de la Sociale, tous les lèches-bottes arrivistes du Syndicalisme réformiste doivent congratuler, vénérer, encenser le Maître, auteur de la bonne loi ouvrière !

Q'est-elle pourtant, cette bonne loi ?

Elle est le frein salutaire à l'élan insurrectionnel de la masse ouvrière sincèrement socialiste elle, qui parlait depuis des années d'acquiescer la journée de huit heures.

Les Trois-Huit, maintenant, on n'en parle plus.

Les farouches amateurs de la conquête des Pouvoirs Publics pour l'application immédiate des Huit Heures ont, eux aussi, lâché leur trempin et se sont mis à critiquer le baron, à observer les faits et à les blâmer avec un semblant de raison... Le Pouvoir est, pour eux, momentanément trop vert et bon seulement pour les gougats de la Sociale.

Il y a deux ans déjà, pour le « premier échelon » le sang ouvrier fut mis sans succès dans la balance :

Les travailleurs naïfs qui pensaient que les patrons devaient respecter la loi, même dans son esprit, c'est-à-dire en réduisant la journée sans toucher au salaire acquis, firent grève. Aussitôt la troupe accourut. — Pour protéger les ouvriers contre la prétention des Patrons violateurs de la loi ? — Non pas. — Les esclaves armés s'en furent menaçants, prêts à l'assassinat, pour que les ouvriers respectent, dans leurs personnes et dans leurs biens, les patrons qui se foutaient de la bonne loi ouvrière.

Aujourd'hui, le « second échelon », la loi de dix heures donne lieu aux mêmes constatations.

L'infanterie, la cavalerie sont à la disposition des Patrons. Des milliers de travailleurs en livrée, dénommés soldats, sont prêts à massacrer des milliers de malheureux, enfants, femmes, vieillards, sans défense, sans armes, qui réclament une demi-heure de moins de baigne et un moins ridicule salaire.

Dans le Nord, Lille, Roubaix, Tourcoing, sont en état de siège.

Dans la Somme, à Amiens, à Flixécourt, Picquigny, la troupe est intervenue.

Dans la Seine-Inférieure, à Darnétal, il y en a été de même.

Cependant, tandis que dans le Nord, les malheureux moulons se laissent conduire par leurs mauvais bergers, n'écouteront et ne connaissent que l'évangile du Réveil du Nord, et la parole des élus ou susceptibles de l'être, dans la Somme et dans la Seine-Inférieure, l'organisation syndicale des ouvriers prévoit et accomplit « sans politiciens » ce que les circonstances lui permettent.

Devant l'attitude et la tactique des camarades de ces deux départements les criminels exploités, les cyniques amasseurs de millions sont plus en danger que ceux du Nord.

Le propriétaire de ce château de la Navette, qui semble en même temps qu'une insulte, un défi à la lâcheté des serfs, pourrait bien voir un beau jour se renouveler les feux de joie de la Grande Révolution et cela pourrait bien rappeler aux châtellains qu'avant eux, d'autres abandonnèrent leurs privilèges... lorsque plus rien ne leur restait.

Ce ne sera peut-être pas toujours impunément que les Saint et les Motte auront gratté tant de millions sur la carcasse de leurs esclaves auxquels jusques aujourd'hui on a persuadé que le bulletin de vote, les pouvait affranchir.

Un jour viendra bien où notre propagande actuelle, notre doctrine nouvelle pénétrera jusques dans les cahutes qui entourent le domaine du châtellain de la Navette et

jusques dans les taudis des travailleurs abrutis par la misère, l'alcool et les politiciens des communes du Nord dont un Motte prétend gérer les intérêts.

Mais on objectera :

Il y a la troupe qui tranquillise, ces exploités, ces négriers modernes. Les esclaves prêts à se révolter seront maintenus par d'autres esclaves, leurs frères ou leurs fils.

Les quelques-uns qui agiront tant soit peu passeront entre les mains de la Justice (!) et les chats-fourrés bourgeois leur donneront l'envie de ne plus recommencer.

Lorsqu'un fonctionnaire ira trop loin, ou sera trop logique, le préfet le rappellera à l'ordre, lui montrera ce qu'il risque et devant le danger et la compromission de ses intérêts, il changera subitement d'attitude, trouvera que seuls des voyous furent capables d'agir bien et qu'il ne conseilla jamais de tels actes.

Tout cela est malheureusement vrai.

Mais la propagande antimilitariste, mais la propagande humaine que nous faisons encore trop mollement dans nos syndicats ouvriers ; mais le courage tôt refroidi des orateurs révolutionnaires ; mais l'énergie, l'endurance, la persévérance devant les résultats acquis vont redoubler les forces et l'activité des militants, de ceux qui ne mandigotent pas des suffrages pour les Pouvoirs Publics ; ceux qui ne visent pas à faire des bonnes lois ; ceux qui n'injurient pas les actifs, ne les critiquent pas et ne les jugent pas ; mais poursuivent sans relâche leur chemin qu'ils croient bon, ignorant les méchancetés des uns, les inepties des autres, l'envie et la jalousie des pontifes ratés, ceux-là arriveront à donner une mentalité aux soldats en même temps que par la propagande et l'action révolutionnaires, ils obtiendront toujours davantage d'améliorations.

La loi de dix heures, c'est le soufflet parlementaire donné au peuple qui travaille et qui vote au lieu de s'organiser révolutionnairement dans ses syndicats ouvriers pour prendre quand il voudra la journée de huit heures...

Lorsque le monde ouvrier sera capable de prendre ses Huit Heures, il sera capable peut-être d'aller plus avant, d'aller plus loin et d'instituer enfin une société basée sur la Production et la Consommation consciente où les hommes s'entendront librement pour réaliser le rêve de ceux qui ne bougent pas mais critiquent, de ceux qui débinent mais n'éduquent pas ; de ceux enfin qui ne laisseront derrière eux qu'un souvenir grotesque ou sillage bilieux.

En attendant, « abrutis que nous sommes », continuons à propager nos idées où il y a le plus de monde pour nous entendre. Agissons sur le jeune homme qui deviendra malgré lui, soldat ; agissons sur la femme, sur l'enfant, sur notre entourage.

Gangrénons de notre propagande, l'Armée, afin qu'elle en crève. Et l'édifice bourgeois croulera seul. Mais souvenons-nous qu'il faudra vivre aussi après cela et nous entendre, et nous aimer.

G. Yvetot.

Beautés de la Guerre

Le New-York Herald publie les lignes suivantes :

Saint-Petersbourg, vendredi.

Un artiller de Port-Arthur envoie de l'hôpital où il se trouve une longue et intéressante lettre. Il fut l'un des défenseurs du « Roc électrique », réputé comme la terreur des Japonais.

Il s'exprime ainsi : « Notre malheureuse batterie reçut un ouragan d'obus qui éclataient avec un bruit terrible, et, croyez-m'en, si nous ne fâmes pas un instant distraits de notre devoir (!!) les dents nous faisaient mal. Les nerfs de nos oreilles étaient fortement ébranlés, et, dans cette atmosphère de mort, on se sentait étrangement impressionné.

« La pensée de la mort ne nous occupa pas un instant ; mais, dès l'éclatement du premier obus, tous les sentiments firent place à une sorte d'hébété qui dura jusqu'à la fin.

« Le premier coup fut trop court, le second trop long, le troisième tomba en plein centre de la batterie, et les suivants ne devinrent pas d'un pouce.

« La première explosion nous servit de signal, et batteries et navires ripostèrent.

« A partir de ce moment, la scène devient indescriptible ; les ordres, bien que hurlés dans les oreilles des hommes, ne sont plus entendus, car la voix reste impuissante dans ce bruit infernal.

« Dans cette bataille, plus de 150 gros canons crachèrent la mort. La vapeur, la fumée et la poussière remplissaient l'atmosphère.

« Il me sembla entendre une plainte près de moi : c'était un malheureux qui avait la moitié de la face emportée par un éclat d'obus ; du sang, une civière, on l'enleva.

« Je me sentis toucher à l'épaule ; un soldat, pâle, les lèvres tremblantes, me regardait : il voulait parler, ses lèvres se refusaient à articuler les mots ; du doigt, il me montra la batterie inférieure, et je compris que quelque chose de grave venait de se passer. Je courus : une orgie de carnage régnait là, les projectiles y pleuvaient comme fusées un jour de fête.

« J'entraî dans la batterie. Un homme gisait, les entrailles sorties, un autre la tête réduite en bouillie, un troisième, soutenu par ses camarades, avait trois petits éclats d'obus dans le crâne.

« Un canon d'acier était brisé comme l'œuf, et un fût de paille, et du sang, du sang partout.

« Je fis enlever les morts et les blessés et retournai à la batterie supérieure : la scène y était la même.

« Mais tout à une fin ; le combat cessa, les Japonais se retirèrent, la fumée se dissipa peu à peu, et le soleil recommença à briller. »

Allons camarades... Vive l'Armée !

LA CHARITÉ

La charité n'est pas une bonne action, un cent millionième de restitution, un beau geste. La charité est humiliante et pour celui qui croit donner et pour celui qui sollicite ou reçoit. L'un se trompe ou trompe et l'autre est trompé.

Le citoyen charitable qui, en jetant un sou dans le gouffre de la misère creusé par le capital, s'imaginer être humain, est ou un ignorant, un maudit imbécile, ou un exploitateur ayant amassé une fortune aux dépens des travailleurs ; l'homme auquel le riche fait l'aumône est un volé. Si le détrompé était logique, il crierait : « Bas les mains ! »

La charité n'est pas un acte louable, elle est une injure aux dépouillés, une fumisterie de mauvais goût, un affront cruel aux prétendus assistés.

La charité est un défi à la dignité, à la raison, à la conscience ; la charité est une amère dérision, parce que nul homme n'a à ouvrir la main pour en laisser tomber quasiment des feuilles sèches, ou à la tendre pour les recevoir.

Dans une société basée sur le mensonge, l'exploitation des plébéens, soit par l'aristocratie, soit par la bourgeoisie, maintenue en servage par les gouvernants, les prêtres, les soldats, les gendarmes, les policiers, les magistrats et les politiciens, la charité est la conséquence naturelle de l'infirmité économique, le fruit empoisonné d'une humanité pourrie.

La charité, dans la pensée des prébendiers, des sinécristes, des rentiers, des employeurs, des oisifs craints et honorés, est une diversion à la clameur de plus en plus grandissante des spoliés de la plèbe et de la glèbe, une manœuvre habile ou semblée telle, pour entraver la marche foudroyante des affamés, des pauvres irrésistiblement entraînés à l'assaut de la propriété individuelle, de la monstrueuse bastille capitaliste, dans laquelle pleure le peuple, aux prises avec le salariat.

La charité est le désaveu de la justice, de l'égalité humaine, de l'équivalence sociale, de la bonté, de l'équité. La charité est la négation de la probité morale la plus élémentaire.

Donner à qui n'a pas, consoler les affligés, se pencher au chevet des déshérités en mal de misère, n'est-ce pas de l'altruisme, une preuve d'amour aux dénués, à ceux que la vie accable ? Devrait-on les abandonner à eux-mêmes, ignorer ou méconnaître leurs souffrances, ne pas tenter de leur momentanément leurs larmes ?

Vos questions, messieurs les défenseurs de la charité, sont captieuses, hypocrites, on en voit néanmoins la faiblesse ou la perfidie.

La charité présuppose la richesse et la disette, le bonheur et le malheur, l'oisiveté et le labeur, sans repos et sans quiétude, toutes les joies de l'existence d'un côté, toutes les peines, tous les chagrins pour le plus grand nombre.

Pourquoi ce parallélisme étrange de conditions ? Est-ce là une société vraiment civilisée, en concordance avec une philosophie rationnelle, avec les appétences, les besoins, les instincts du pitoyable animal humain si fier de son cerveau mais qui, la plupart du temps, agit comme une bête ?

La charité essaye de masquer le despotisme bourgeois, de voiler la tyrannie patronale, de dissimuler le cambriolage légal.

Après avoir presque tout ravi aux prolétaires à l'aide de la loi, par la force ou la ruse, les possédants, qui se sentent parfois frissonner sous le vent de la révolte, à la vue des déguenillés, des milliers et des milliers de parias de l'argent arborant leurs loques, exhibant leurs faces flétries dans les faubourgs sombres et dans les rues ruisselantes de clarté ; devant la hurle ravagée par le travail mercenaire ou peu à peu rongée par l'or vil, les privilégiés recourent à la charité, honteuse grimace du repu, du gras, ignoble, palliatif, mesure radicalement impuissante, manière infâme de décevoir les meurt-de-faim.

Riches accroupis sur les billets de banque, la charité symbolise leur parasitisme. La charité est un des aspects de la spoliation.

Les ouvriers intelligents la rejettent dans le présent par l'avenir libéré, au nom du droit révolutionnaire, pour les soulèvements inévitables et nécessaires en germe dans l'intérêt commun.

Antoine Antignac.

MONOPOLE

L'Etat, marchand d'allumettes, nous impose des morceaux de bois qui refusent énergiquement de s'allumer. Débitant de tabac, il nous vend fort cher des nervures infumables qui, tout de suite, font pencher les frères plateaux de la balance. Il tient boutique d'abécédaire, de grec, de latin ; et, d'autorité, il annexe à son commerce, le rayon de l'instruction civique, où s'évalent des denrées pernicieuses, aptes à former des brutes de soldats et d'électeurs. Il monopolise les postes et les télégraphes ; et le moindre prétexte lui est bon pour jeter dans votre correspondance un regard inquisiteur.

L'Etat téléphoniste est tout aussi aimable et respectueux de la liberté.

Une artiste dramatique, Mlle Sylviac, ayant en vain, trois quarts d'heure durant, demandé une communication, exhale sa mauvaise humeur contre ces demoiselles, dont elle incrimine non seulement la négligence, mais encore « les propos de vacance. »

La-dessus, l'Etat qui empêche l'argent de l'abonnée, et qui ne lui rabattra pas un sou sur sa note, se fâche tout rouge, et, pour donner à sa cliente une leçon de politesse, lui applique illico un article draconien du règlement. Il la frappe d'une suspension de quinze jours, se réservant, d'ailleurs, le droit d'exercer contre elle, si bon lui semble, des poursuites judiciaires.

Il est vrai que Mlle Sylviac a pris les de-

vants, et qu'elle a voulu se payer le luxe de trainer elle-même l'Etat-téléphoniste à la barre de l'Etat-juge.

Il faudra que Mlle Sylviac soit bien puissante pour qu'elle sorte à son avantage d'un pareil procès.

Et même, si l'Etat daignait donner tort à l'Etat, cela n'en vaudrait guère mieux ; car vraisemblablement cela se terminerait par une verte admonestation ou une peine disciplinaire infligée à quelque obscure et modeste employée.

Ce qu'il importerait de condamner, c'est le monopole de l'Etat, celui-là et tous les autres. Comme il a besoin de beaucoup d'argent et qu'il ne redoute pas la concurrence, il en prend à son aise, dépensant le moins possible et encaissant toujours à coup sûr ; le nombre des abonnés augmente, ce n'est pas une raison pour qu'il accroisse en proportion le nombre des lignes et celui des téléphonistes. Celles-ci n'ont qu'à se surmener effroyablement, elles sont faites pour cela ; quant au bon public, son rôle est d'attendre et de patienter : s'il s'énervait et de patienter, se rappellerait-il fort à propos ses fonctions de policier, et voilà une excellente occasion de s'en servir.

Malgré tout, Gérauld-Richard, très optimiste, trouve que cela ne prouve rien contre le socialisme d'Etat. Une petite campagne de presse, quelques modifications budgétaires, et ça y est : le bandage est appliqué, la plaie est guérie.

Eh bien ! non, j'ai idée que ce trou béant n'est point si facile à boucher ; car c'est tout simplement un abîme à combler : les mille bouches dévorantes et insatiables de l'Armée, de la Marine, de la Police, de la Magistrature, du Clergé. Pour calmer la faim de l'hydre monstrueuse, on ne trouve jamais assez d'argent, et ce que l'on économise d'un côté, il est absolument nécessaire de le regagner d'un autre.

Mais, allez construire un Etat, socialiste ou non, sans armée, sans police, sans magistrature et même sans clergé !

Jean Foré.

L'ECOLE LIBERTAIRE DU XX^e

Quoi qu'en disent certains et quelle que soit l'extase que provoque chez d'autres individus infatués de leur personnalité leur petite propagande à système, la police veille et sait discerner ce qui peut être dangereux pour la Société, des réunions ordinaires, où chacun fait assaut d'une science plus ou moins réelle.

Quelques camarades (ô très peu), avaient résolu de fonder une Ecole Libéraire dans le XX^e arrondissement. Ils avaient la prétention de sortir des convenus, même chez les anarchistes, et de créer le noyau, ou tout au moins un noyau, d'une génération nouvelle.

Déjà le succès répondait à leurs espérances et l'Ecole allait s'ouvrir favorablement.

Mais ils avaient compté sans leur hôte. Le propriétaire du local où devaient se tenir les cours, vient de déclarer que, menacé par la police, il interdit toute réunion et usera de ses droits, etc.

C'est reculer pour mieux sauter. Si les mouchards qui président aux destinées de la R. F. 3^e du nom, ont une volonté, certains anarchistes ont la prétention d'en posséder une au moins égale, sinon supérieure à la leur.

Donc l'ouverture des cours est retardée, moins par la faute de l'intervention policière, qu'à cause de la pusillanimité de braves gens qui, s'ils aiment les qualificatifs ronflants, redoutent les conséquences des actes virils.

Néanmoins, le camarade Roussel restera à la disposition des adhérents et de ceux qui trouveraient la tâche utile. S'adresser à lui, 82, rue de Belleville :

L'Ecole Libéraire du XX^e.

L'Absurdité Syndicale et Coopérative

Deuxième réponse à Creuse

Je n'ai pas grand-chose à dire aujourd'hui. A part les quelques remarques qui vont suivre, je n'ai qu'à prier Creuse de relire mes deux articles (Libéraire N^{os} 20 et 22). Exemple :

Creuse nous disait (Libéraire N^o 21) : « Il n'y a pas loin de blâmer l'intolérance d'autrui à glisser dans le même travers ». Je ne crois pas que ce soit un travers d'être intolérant vis-à-vis des intolérants, au contraire. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer (Libéraire N^o 22).

Creuse NE TENANT AUCUN COMPTE DE CES EXPLICATIONS, réplique : « ... Ceux qui s'élèvent trop violemment contre les intolérants par excès de tolérance, deviennent les pires intolérants ». C'est entendu, mais ils ont raison. On n'a pas à tolérer les intolérants, ou alors qu'on nous dise pourquoi.

Il paraît que j'ai sous-entendu une insolence dans une phrase. Où ? J'ai soigneusement relu mes articles. Je n'ai pas trouvé. Cela me vexerait d'avoir été insolent sans le savoir.

Creuse ne blague plus la méthode mathématique. Il nous dit maintenant qu'elle n'est pas applicable à tous les phénomènes d'ordre moral. Tiens, tiens ! Alors elle est applicable à certains. Auxquels ? Il nous disait, l'autre jour (Libéraire n^o 21), qu'elle n'est applicable à aucun. Il y a progrès.

Mais ces problèmes moraux auxquels la méthode mathématique n'est pas applicable, quels sont-ils ? Quelle méthode faut-il leur appliquer ? Vite une réponse. Nous la demandions déjà dans le N^o 22. Si Creuse n'a pas de méthode de raisonnement pour résoudre ces problèmes, pourquoi perd-il son temps à s'en occuper ?

Le traité de Pascal se trouve dans presque toutes les bibliothèques. (1)

Enfin les kilomètres, fussent-ils 400, ne sont ni raisonnables, ni déraisonnables. Ce sont des kilomètres. Pourquoi Creuse les qualifie-t-il de raisonnables ? Est-ce parce qu'ils ne sont pas syndiqués ?

Parai-Javal.

Prière aux camarades de ne plus m'écrire à Asnières. Ma nouvelle adresse est : 24, rue St-Denis, Courbevoie (Seine).

LES ARTISTES INDEPENDANTS

Il plaît certainement aux lecteurs de ce journal que les artistes qui ont mieux à faire que perpétuer des traditions répugnantes de plus en plus à l'honneur officiel de compromettre leur talent dans ces halles aux peintures qu'on a encore l'ironie d'appeler salons. A leur faciliter, par l'offre de leurs galeries, une intégrale manifestation publique de leur sincérité, les marchands de tableaux se pourraient faire pardonner un peu leurs crapuleries *sui generis*. Le temps du repentir serait-il venu pour ces manitous sans fidèles ? Espérons-le, sans trop y croire. Et retenons le signe agréable des expositions individuelles, qui se multiplient présentement. Cela, sans doute, ne va pas sans croûtes. Mais que de compensations !

Celle-ci d'abord : l'exposition de Diriks, dont l'œuvre exulte de sève, est toute soulevée par les forces de la nature, lesquelles trouvent une conscience authentique dans la poésie infuse de cet esprit de peintre prodigieusement sain, et qui a la signification d'un geste également de révolte et de foi fait par toute la beauté. Je ne sache point d'hymnes plus véhéments de dessin et de couleurs, Mers démentes qui semblent ruer contre l'horizon de ciel les courroux, tous les justes courroux de la terre ; fiords inaccessibles et purs ; épanouissement exaspéré des fleurs et des chairs !... Quel exemple de fougue passionnée et d'intacte jeunesse ! Et quel accablement pour l'ordinaire des constipations dont se constituent les gloires picturales reconnues par l'Etat et Sa Sottise l'Acheteur ! Nouvelle constatation — superflue, hélas ! — faite de l'indigence ou du clinquant du goût public. M. Diriks mérite glorieusement d'être encore longtemps méconnu. Une telle œuvre, pour être parfaitement vanée, exigerait le commentaire du chantre des « Forces tumultueuses », du plus libre, du plus noble et du plus grand poète de ce temps, le vôtre, mon cher Emile Verhaeren, qui devez aimer ce norvégien entêté de puissance et qui sait l'harmonie des paroxysmes.

Chez Volland, l'exposition de trente-sept tableaux et aquarelles de Francis Jourdain, Robert Besnard et Tony Minartz.

Comme on pleure d'amour, tu peignis le silence, a écrit, à propos de Rembrandt, un poète que je ne veux pas nommer. J'ai bien envie d'exprimer par ce vers, à Francis Jourdain, mon opinion sur son œuvre. C'est un peintre de silence, d'humilité et de souffrance couvées par du labeur. Ce que Rembrandt lut sur la face de pauvres femmes vieilles et simples, Francis Jourdain le lit sur celle de vieilles maisons sans faste, marquées du temps comme des taches de rousseur et dont tout le sourire est un peu de linge récemment blanchi que sèche le soleil. Ou bien, c'est, le soir venu, un feu de lampe se brouillant sur des carreaux embués, tel un regard voilé de larmes. Elles font un alignement morne, comme militaire, aux deux côtés de rues qui semblent lasses de gravir Paris, et de toute la fatigue des hommes qui les montent. Francis Jourdain y a lu, et mieux que par le didactisme des mots, il a dit en couleur l'antique duperie du devoir, de l'ordre et de l'honnêteté, qui déprime dans ces lieux insalubres la meilleure santé des races. Il leur a gardé le fard de fumée que leur jettent les usines, et qui leur est une pueur et un stigmate, non une coquetterie. Il a peint (le style des critiques a de ces audaces !) leur mutisme résigné, qui sied à ceux chez qui la souffrance héréditaire, continuée, éternelle déprime la révolte au lieu de l'exalter. Tu dirais, Ohnet national : il l'a peint avec son cœur. Et cette incorrection de langage ne serait pas si ridicule... Voici, avec un art déjà presque mûr, une belle manifestation de bonté profonde et de pensées trouvant leur forme. Je ferai, pourtant, une objection : une longue complaisance, quoique louable et heureuse, aux mêmes aspects implique presque toujours une certaine monotonie dans l'exécution ; Jourdain ne l'a pu éviter. Peut-être eût-il mieux valu, malgré l'intérêt documentaire des trois études, qu'il n'y eût à cette exposition qu'un seul tableau dit : *La Fumée du train*. Cette objection me fait plus chers quatre tableaux où la manière de l'artiste se diversifie en s'amplifiant : ceux qu'il a faits à Montreuil-sur-Mer, et cette plage de Normandie, où il a su condenser jusqu'à l'intimité l'immensité mouvante de la mer et la fixité soufflée, vibrante, hagarée de la terre finissant. Les *Vieux toits* évoquent le calme d'une vie qui luit dans bien des rêves. Et le tableau *Sur les remparts* m'a rendu pleinement l'émotion où me prostra, naguère, un beau crépuscule du soir qui se répandait sur les fortifications ruinées de Coucy.

Le lot esthétique de Francis Jourdain est simple et rare : c'est d'être ému et d'émouvoir selon une sincérité qui n'a besoin que de la vie.

Plus artistes, au sens vulgaire du mot, M. Robert Besnard, qui a un nom justement célèbre, et M. Tony Minartz me touchent moins. Ce dernier, qui apprit beaucoup, sans doute, dans l'admiration de Degas, a une grande franchise d'exécution, qui se fait ironique dans : *Une danseuse, la Romancière, la Fin de l'acte*. Dans *Sous les arbres et l'Allée des ifs*, il adopte, semble-t-il, la belle manière profonde de Charles Guérin, qu'il néglige point.

(1) Le Libérateur se charge de procurer aux camarades de province les livres dont ils ont besoin.

M. Robert Besnard sait sensiblement le *Soir* et le *Crépuscule*, et il le prouve. Ses aquarelles sont jolies. Mais que Jenny l'ouvrière a donc engraisé depuis que Gustave Charpentier sacre des muses sans jamais témoigner de la crainte d'aggraver de vanités les maux de braves filles qui n'ont pas trop de tout leur temps et de toute leur pensée pour tâcher de repousser la misère qu'elles doivent à l'ordre social. Que son cœur soit toujours « content de peu », je n'en doute pas. Mais il serait téméraire d'en dire autant de son corps, si la présentation mi-nue que vous en fait M. Robert-Besnard est exacte.

Georges Pioch.

ACCIDENT DU TRAVAIL

Un nommé Maura, de son métier président du conseil des ministres, en Espagne, vient d'être la victime d'un accident du travail de peu d'importance.

Néanmoins, les feuilles quotidiennes sont encombrées de copie à ce sujet. On voit bien qu'il ne s'agit point d'un simple coureur tombé d'un toit.

LIVRES A LIRE

Sur la Radiation

La puissance de la nature est la puissance du mouvement, dont tous les phénomènes naturels ne sont que des formes particulières. Le mouvement se manifeste également au sein de la matière palpable et de la matière impalpable sans cesse transporté de l'une à l'autre, sans cesse transformé dans ce transport. Il est aussi réel dans les ondes de l'éther que dans les vagues de la mer, ces dernières n'étant en réalité, que le mouvement soustrait aux premières. Car ce sont les ondes calorifiques, émises par le soleil, qui chauffent notre atmosphère, produisent nos vents et agitent notre océan. Soit qu'elles se brisent écumant sur le rivage, ou qu'elles s'épuisent à caresser silencieusement le lit de l'océan, ou qu'elles s'éteignent par le frottement mutuel de leurs propres molécules, les vagues de la mer se résolvent finalement en ondes de l'éther, engendrant de nouveau le mouvement auquel elles devaient leur existence temporaire.

Ce rapprochement est une sorte de type général. La nature n'est pas un agrégat de parties indépendantes, elle est un tout organique. Ouvrez un piano, et chantez ; il est une certaine corde qui vous répond. Changez le ton de votre voix, la première corde cesse de vibrer, mais une seconde vous répond ; modifiez encore votre ton, les deux premières cordes sont devenues silencieuses, c'est une troisième qui résonne. Or, en modifiant le ton de votre voix vous changez simplement la forme du mouvement communiqué à l'air par vos cordes vocales ; une des cordes répond à l'une de ces formes, l'autre corde à l'autre. C'est ainsi que l'homme intelligent est mis en éveil ou averti par la nature, en ce sens que le nerf optique, le nerf acoustique et les autres nerfs du corps humain sont autant de cordes diversement accordées et répondant diversément aux différentes formes de la puissance universelle.

John Tyndall.

(Extrait de *Sur la radiation* par John Tyndall, traduction de l'abbé Moigno ; Gauthier-Villars, éditeur, Paris 1868).

UNE FAUSSE INTERPRÉTATION

Il y a quelques semaines, dans le *Libérateur* et l'*Homme Libre*, il a été parlé de faire une souscription pour offrir à un des rédacteurs du *Socialiste*, Bracke, la série des brochures traitant de l'Anarchisme. On va être contraint de recommencer au sujet d'un autre rédacteur du même journal, Compère-Morel.

Ce dernier vient de montrer combien grande était son ignorance des théories libertaires. Dans un article intitulé : « Paysan et socialiste », il fait tenir le suivant raisonnement à un paysan que veut convertir au collectivisme, un socialiste quelconque :

« Le paysan. — Je ne savais pas que le parti socialiste possédait un programme exclusivement consacré au monde des champs, et je serais bien curieux d'en connaître la teneur. En tout cas, et laissez-moi vous le dire en toute franchise, un passage m'a fait plaisir dans ce que vous venez de me lire : c'est celui dans lequel vous vous séparez nettement des anarchistes ; et je suis absolument de votre avis, ce n'est pas avec des misérables au ventre creux, à l'estomac vide, que l'on peut faire une société nouvelle. La haine du présent n'est pas suffisante pour édifier un monde meilleur, il faut avoir sur tout la force et le savoir nécessaires à cette édification. »

Jamais, que je sache, les propagandistes anarchistes n'ont tenu un langage tel. Compère-Morel s'il l'a entendu nous doit de citer des noms. Jamais non plus pareille absurdité ne fut écrite.

Il est hors de conteste pour tout le monde même, et surtout, pour les anarchistes que la Révolution ne sera pas faite par les ventre creux, qui jamais n'auront l'énergie de faire le geste qui libère définitivement, avachis qu'ils sont par la trop longue suite de privations par eux endurées.

Parfois on jeta cette boutade : Plus les gens crèveront de faim, mieux ça vaudra. Mais, les socialistes autoritaires, aussi bien que les anarchistes en furent les auteurs, ce qui ne la rendit pas plus raisonnable pour cela.

Compère-Morel, tout en s'inclinant devant la magnificence de l'idéal communiste-anarchiste, qu'il dit être trop beau pour l'actuelle génération, écrit encore ceci :

« Suivant ces bons apôtres, une société meilleure ne peut sortir que d'une société pire, c'est-à-dire que selon eux : ce n'est pas en améliorant le monde présent

« que nous nous dirigerons vers un monde où plus de justice régnera, mais que tout au contraire ce sont les peines et les souffrances qui provoqueront une marche accélérée vers la société future. Tant plus la misère aura jeté de haine dans le prolétariat en le faisant souffrir, en ne lui octroyant pas le nécessaire, tant plus nous aurons chance de voir éclater un cataclysme social qui ébranlera la vieille société d'une telle façon qu'il la fera disparaître, donnant naissance à la société idéale où chacun sera libre, où aucune puissance coercitive ne sera reconnue, où l'homme ne connaîtra comme maître que son moi, rien que lui. »

Non, mais vraiment, où donc le collaborateur du *Socialiste* a-t-il vu cela ? On lui serait fort reconnaissant d'apporter un texte. Il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver. On aurait compris que Compère-Morel, pour appuyer la véracité de son dire, découpât dans une brochure — une de Guesde, par exemple, — un, ou des passages se rapportant à cette idée que c'est de l'intensification de la misère que sortira la révolution.

Mais, pas tout. Il est plus commode de bafouiller que de prouver.

Pourtant, si Compère-Morel péchait par ignorance, la dernière page du *Libérateur* le renseignerait quant aux brochures et livres à lire pour se bien former une idée de ce qu'est l'anarchisme.

Ceci dit sans intention de réclame de librairie.

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAÎTRE

LE PROBLEME DE LA POPULATION

Sous ce titre, la *Ligue de la Régénération humaine*, 27, rue de la Duée, Paris XX^e, vient de publier une très intéressante brochure, comprenant d'une conférence faite au mois de novembre par Sébastien FAURE, sous la présidence de Nelly ROUSSEL.

Sébastien Faure établit d'abord ce qu'on pourrait appeler la loi de population, puis ce qu'on pourrait nommer la loi des subsistances. Il confronte ces deux lois pour en tirer une seule qu'on peut ainsi exprimer : La population a une tendance constante à s'accroître plus rapidement que les moyens de subsistance, à dépasser toujours la somme des subsistances disponibles. »

Pour en arriver à cette conclusion, Sébastien Faure s'appuie sur des chiffres.

L'orateur libérateur démontre ensuite que la constatation de cette loi implique rigoureusement la nécessité de limiter la puissance génésique de l'espèce humaine.

Après avoir exposé par quels moyens répressifs la population est maintenue à peu près au niveau des subsistances, il indique avec force que la solution se trouve dans la limitation volontaire et judicieuse des naissances, dans la procréation réfléchie.

Dans sa péroraison, Sébastien Faure s'adresse à ses camarades révolutionnaires et les adjure d'étudier cette question primordiale ; il leur signale comme une indication, comme une présomption, l'attitude des bourgeois dans la question de population, et il énumère, en un langage véhément, les raisons pour lesquelles la bourgeoisie engage les déshérités à procréer beaucoup d'enfants.

Tous les militants, tous les partisans de l'émancipation de l'homme, de la femme et de l'enfant, trouveront intérêt à lire et à propager cette excellente brochure.

Prix de l'exemplaire : 15 centimes.

Le cent 7 fr. 50, port en plus.

En vente au Libérateur.

Il y a déjà été parlé dans le *Libérateur*, de la tentative faite par le camarade Emile Pouget d'éduquer les masses ouvrières au moyen de brochures de propagande syndicaliste mise à la portée de tous et par leur texte et par leur prix.

L'intention de Pouget est louable. En effet, le prolétariat a besoin d'écouter la vérité. Il est nécessaire que des voix se fassent entendre, qui disent aux travailleurs les causes vraies du paupérisme, les raisons qui militent en faveur de son extinction et les moyens d'y parvenir. La solution du problème social, pour les prolétaires doit surtout affecter des formes économiques. Cette solution regarde les groupements syndicaux.

C'est pourquoi, l'initiative de Pouget vient à son heure. Déjà deux brochures sont parues. De la première, les *bases du syndicalisme*, il a déjà été parlé. Inutile d'y revenir.

La deuxième brochure de la série, *Syndicat* (1) vient de paraître. Pouget y développe comment est constitué le capital ; de quelle façon il doit être combattu, etc. C'est pour enseigner aux prolétaires ce qu'est un syndicat, une brochure qui aura son efficacité.

Le syndicat, suivant Pouget, est et doit être une école de volonté. Le connais-tu toi-même ? de Socrate est au syndicat, complété par la maxime : fais les affaires toi-même !

Ainsi, le syndicat s'érige comme une école de volonté : son rôle prépondérant résulte du « vouloir de ses membres et, s'il est la forme supérieure d'association, c'est parce qu'il est la condensation des forces ouvrières, rendues efficaces par leur action directe, forme sublimée de l'activité consciente des volontés de la classe prolétarienne. »

Par la Révolte (2) madame Nelly Roussel dans cette plaquette nous montre l'humanité en butte aux puissances mauvaises de l'Eglise et de la Société et cherchant à atténuer les maux produits par celles, maux qui ne seront supprimés que par la force de la révolte.

Cette pièce, symbole des combats modernes pour la libération de la femme en particulier et de l'individu humain en général est à jouer dans les milieux ouvriers.

Il faut noter aussi qu'un frontispice du sculpteur Godet sert de couverture à l'œuvre de Mme Nelly Roussel.

L. Gr.

Le *Cri du Quartier* du 10 avril. — Sommaire : l'Eldorado, par Paul Brulat. — Les deux Jeannettes, par Yves Michel. — Faut-il prêcher la paix, etc. — L'abonnement 1 franc par an, 7, avenue des Gobelins, Paris.

Les *Annales de la Jeunesse laïque*, contiennent dans leur numéro d'avril 1904, outre une conférence de M. Scailles sur l'école sans Dieu et de remarquables vers de S. Ch. Leconte, l'*Interviewer*, une pièce de Mibou fort amusante.

Au sommaire du numéro 34 de la *Coopération des Idées*, un bon article sur la police des mœurs par M. St-Alban, et un article de Han Ryner, sur le rapport des morales et des sociologies.

(1) Une brochure, 0 fr. 10 ; par la poste, 0 fr. 15, en vente à la Bourse du Travail de Paris, 3, rue du Château-d'Eau.

(2) Une plaquette, 0 fr. 50 ; par la poste 0 fr. 60 ; chez l'auteur, 58, rue du Rendez-Vous, Paris.

AGITATION

Extrait du jugement rendu par M. Bailly, juge de paix du 5^e arrondissement de Paris, le 25 mars 1904. Il résulte que les époux G..., concierges, rue de Blainville, n° 9, ont été condamnés solidairement ainsi que le propriétaire de l'immeuble comme civilement responsable, à payer la somme de 20 francs à titre de dommages-intérêts, plus les frais, à une demoiselle G..., locataire de la dite maison.

Cette locataire devait des loyers, le propriétaire en vertu de l'art. 819 du C. de P. C. lui a fait commandement d'avoir à les payer dans les vingt-quatre heures, le lendemain, la locataire commença à démenager patiemment, la pipelette veillait afin de l'empêcher de démenager, elle enleva le bec de canne ainsi que la clé de la porte, enferma la locataire dans la boutique de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, de la procès en dommages-intérêts et condamnation ci-dessus.

Le propriétaire dans l'affaire s'était porté reconventionnellement demandeur pour une somme de 1949 fr. dix centimes, tant pour termes échus et exigibles que pour indemnité de résiliation du bail, à été débouté purement et simplement de sa demande reconventionnelle pour cause d'incompétence de M. le Juge de Paix et renvoyé devant les juges compétents. (Tribun. civil).

Le texte entier du jugement qui précède a paru dans le journal *la Loi*, portant la date du 27 et 28 mars 1904. Nous engageons les camarades de se procurer le journal et d'en faire leur profit, en ce sens, que ni les propriétaires, ni les concierges ne peuvent s'opposer par la violence, ni par la fermeture des portes, à un déménagement à la cloche de bois, ils ne doivent avoir recours qu'aux moyens légaux.

Pour le Syndicat des locataires de la Seine :

Le Secrétaire général,
PERNELLE.

LA ROCHE-SUR-YON. — Les gens de Cugand, un petit pays près la Roche, se plaignent d'être sous la coupe d'un marchand de bon Dieu pas ordinaire.

Ce monsieur, qui bétifie du haut de sa chaire, est grand ami avec les exploiters de l'endroit. Et, il pontifie.

Ce n'est pourtant pas que ce sorcier céleste soit un aigle. Au contraire, il est plutôt bête. Mais les électeurs de sa commune sont plus bêtes que lui. Aussi, il règne en faveur de l'adage : dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.

Braves gens de Cugand qui voulez-vous débarrasser du tonsuré en question, prenez l'éventail à bourrique. Il n'y a rien de tel.

LENS. — On se rappelle que nos camarades de l'*Action syndicale* avaient été condamnés dans la personne de Becquet, Mèresse et Broucheux à 50 francs d'amende pour les deux premiers et vingt jours de prison pour le dernier, cela pour un article de propagande néo-malthusienne.

Les condamnés viennent de faire appel du jugement, ce qui leur permettra de retourner encore une fois la vilaine tête des juges.

Signalons à ce propos la dégoûtante attitude des journaux de la région. Pas un n'a protesté. Pensez donc ; la condamnation d'un organe ouvrier ça n'a pas d'importance.

LE HAVRE. — La charité chrétienne est incommensurable, chacun sait cela, et nul n'ignore quelle se manifeste sur tous, suivant les préceptes du divin Jésus.

Qu'on en juge :

A l'occasion des fêtes de Pâques, le sac-à-charbon de Notre-Dame fit annoncer une distribution de pains qui ne seraient pas à cacheter pour les pauvres de la paroisse.

Une pauvre vieille se présente entre autres, à qui le curé pose la question suivante :

— Allez-vous à la messe ?

La pauvre, qui n'a pas trop de son temps pour travailler afin de nourrir ses mioches, fit une réponse négative.

Monsieur le curé lui demanda alors si elle n'allait pas à confesse. Comme la bonne femme croyait n'avoir rien à se reprocher, elle répondit n'avoir pas depuis bien des ans rempli cette formalité.

L'homme de Dieu la renvoya sans rien lui donner.

C'est bien la charité de ces prétendus serviteurs du Sauveur. Le confessionnal ou la mort par inanition.

MONTIVILLIERS. — Il y a des gens qui semblent avoir la bêtise indurée. Témoin ce brave type qui ayant, l'autre jour, perdu un jeune enfant et n'ayant pas le sou pour le faire enterrer, fut trouver l'homme noir de l'endroit pour tâcher de l'apitoyer sur son sort.

Le curé, qui ne perd pas de vue ses petits bénéfices, réclama dix francs pour procéder à ses sinagres. Il ne voulait point en rabattre le moindre liard.

Notre bonhomme s'en fut chez tous les voisins pour tâcher de parfaire la somme.

Quelle andouille. Il y avait un meilleur moyen, c'était de se passer des grimaces du prêtre. Oui mais, et la force des préjugés. Songez donc, faire enterrer son enfant comme un chien.

Sottise humaine quand donc disparaîtras-tu ?

SENS. — Notre camarade Charles Galilée vient de faire une très intéressante tournée de propagande dans la région sénonnaise. Presque toutes les petites localités des environs ont été visitées par lui. Il a parlé chez des citadins et chez des paysans. Ces derniers l'ont fort bien compris.

Voilà une méthode d'action qui devrait être suivie dans tous les départements. Les idées y gagneraient.

TRELAZE. — La grève des carriers est terminée depuis une quinzaine. Ça n'a pas suffi au patronat.

Les carriers sont, dans certaines carrières, dans une situation des plus abominables. A la carrière des Fresnays, ils sont forcés de faire leur déjeuner à deux cents mètres sous terre ; et encore n'ont-ils pas le loisir de le faire chauffer à leur guise. Ils n'ont, d'ailleurs, qu'une demi-heure pour se substantier.

La loi Millerand-Colliard devait être appliquée le samedi 2 avril. Les carriers devaient descendre à six heures du matin au lieu de six heures moins le quart. Quand ils furent pour descendre, le directeur leur fit une parade monstrueuse. Les carriers refusèrent donc de se laisser malmenner.

Samedi dernier, la plupart étaient priés de passer à la caisse.

Voilà comment on se comporte vis-à-vis des ouvriers carriers. Jusqu'à quand se laisseront-ils faire ? — G. V.

ESPAGNE

L'Espagne commence à se réveiller. Il y a peu de temps qu'à Valladolid, le peuple affamé ne se contentait plus de pleurnicher à cause de sa misère, n'était plus si bête pour répondre par des coups de canne aux fusillades et aux sabres des gendarmes, mais savait qu'il faut des armes pour combattre les bandits armés au service du gouvernement.

Après Valladolid, voilà Sestao. A Sestao (une petite ville près de Bilbao) a eu lieu une vio-

lente bagarre entre les cléricaux et les ouvriers. Le curé qui conduisait la procession de la semaine sainte a voulu forcer des ouvriers qui revenaient d'un enterrement civil de se découvrir devant les saintes images. Au refus des ouvriers les calottins avec leur curé en tête attaquent les ouvriers. Mais ceux-ci ripostèrent si énergiquement que les défenseurs de Dieu voyant que le bon Dieu ne les défendait pas, appelèrent au secours les gendarmes.

Ceux-ci n'hésitèrent pas à décharger leurs fusils sur les ouvriers et blessèrent une jeune fille de quinze ans, un garçon de treize ans et quelques autres. Les ouvriers, suivant alors l'exemple de leurs frères de Valladolid — il y a à peine deux semaines — se précipitèrent en masse dans un magasin d'armes, prirent possession de toutes les armes qu'ils y trouverent et engagèrent une lutte régulière avec les gendarmes, dont ils blessèrent un assez grand nombre. La fusillade a duré, des deux côtés, trois heures et la lutte ne finit qu'à la tombée de la nuit.

Au moins, les camarades espagnols nous rappellent où il faut chercher les armes quand il en faut.

Pour le jour de l'arrivée du treizième Alphonse de la nation espagnole, à Barcelone, les républicains organisent 50 meetings de protestation. De même, les ouvriers sans travail ont provoqué un grand meeting dans le théâtre de Trianon. Les affiches qui convoquent à ce meeting portaient comme titre les paroles : « Meeting des Affamés ! »

La police de Barcelone a reçu l'ordre expresse d'empêcher par tous les moyens qu'on chante la « Marseillaise » dans les rues pendant le séjour du gosse-roi.

Comme on ne peut plus se figurer un voyage royal sans attentat, la police de Barcelone cherche activement à faire une découverte sensationnelle.

Des perquisitions au domicile et arrestations des ouvriers suspects sont opérés toutes les nuits. En Espagne comme en Russie les gendarmes ne procèdent à ces persécutions odieuses qu'à l'abri de la nuit, à l'heure de tous les assassins, voleurs et policiers.

A Grazelema, à l'occasion de l'enterrement civil d'un camarade, deux enfants qui y assistaient, acclamaient l'anarchie. Pour ce crime, les deux enfants dont l'un a dix ans et l'autre treize, ont été arrêtés et par « transport ordinaire », c'est-à-dire à pied, conduits par un gendarme à Cadix où ils seront jugés. Grazelema est distant de quatre-vingt-dix kilomètres de Cadix et on força ainsi des enfants de dix et treize ans à faire à pied un chemin de vingt-deux lieues accompagnés d'un gardien civil, à cheval.

A Barcelone vient d'être ouvert un « Athénée encyclopédique populaire », qui a pour objet la diffusion de l'instruction générale et de toutes les sciences modernes parmi le peuple. Cet athénée est en train d'organiser pour ce but dans ses locaux une bibliothèque, un musée et un laboratoire. On organisera des conférences de choses pratiques avec démonstration dans le laboratoire, des excursions scientifiques et artistiques dans le musée etc., etc. Bref, cela sera une espèce d'université populaire, mais d'une mesure plus grande et une organisation plus vaste. L'adresse est : « **Ateneo Enciclopédico Popular**, Barcelona, calle Fallero, 14, 2°.

ITALIE

L'excellent journal antimilitariste de Gènes *La Pace* publié dans son dernier numéro une liste éditée sur les exploits du militarisme dans les dernières semaines. Nous en reproduisons quelques passages :

A *Borgo Trento* deux fantassins siciliens violent la jeune fille Ida Bellini. Les deux satyres ont été arrêtés.

Dans une commune près de *Turin* un maréchal de carabinieri (sergent de gendarmerie) entre dans une maison sous prétexte d'une per-

quisition, y trouve une femme seule et la viole. A *Turin*, le lieutenant Vergos du 7^e régiment d'infanterie exige d'un droguiste de la via Montcalieri, mille francs, le menaçant avec son revolver.

A *Jumilla* a été établi un octroi (impôt) odieux sur les civils. Le peuple révolté de cette mesure attaque les gardiens d'octroi et brûle toutes leurs casernes et postes d'octroi.

Le conseil municipal effrayé par cette attitude énergique des manifestants publia de suite un manifeste annonçant à la population qu'il supprimait l'octroi.

En Espagne les ouvriers semblent avoir de bons moyens de persuasion. Bilbao, Valladolid, Jumilla. Sacrebleu ! quand est-ce que nous apprendrons, nous aussi, l'espagnol ?

S. N.

A *Piazza Armerina* (en Sicile) éclate à l'occasion du carnaval à cause de quelques masques symboliques une petite bagarre entre les costumés. Pour éviter que les deux parties adverses se fassent trop mal la troupe intervient, et décharge ses fusils sur le peuple. Le calme et l'ordre fut ainsi rétabli puisque 20 blessés sont ramassés dont 4 moururent peu après.

A Milan le soldat de cavalerie Impemba Natale âgé de 21 ans fut mis en prison parce qu'il voulait se porter malade. A la sortie de la prison il fut transféré d'urgence à l'hôpital où il mourut bientôt.

Cette liste, dans la *Pace*, est longue de deux colonnes.

Bientôt commencera à paraître à *Faranto* (Italie Méridionale) un nouveau hebdomadaire anarchiste-antimilitariste : *Germinal*. Le numéro contiendra un centime. Ce sera alors le journal le meilleur marché du monde. Il est destiné à être vendu en paquets aux camarades qui le désirent pour distribuer aux paysans.

L'adresse est : *Germinal*, via Principe Amedeo (quartier Porta Leuz), *Faranto*.

ANGLETERRE

Les camarades juifs, réfugiés et émigrants de la Pologne, Russie et Roumanie qui habitent Londres possèdent depuis 18 ans un journal hebdomadaire : *L'ami de l'ouvrier*, écrit en jargon juif avec lettres en hébreu. Son rédacteur est depuis quelques années le camarade Rocker, un Allemand et chrétien de naissance, qui apprît le juif pour se donner entièrement à la propagande parmi les plus misérables de tous les exploités — les ouvriers juifs du fameux East-End de Londres. — Le journal a été augmenté maintenant d'un supplément littéraire.

Un autre groupe de camarades juifs édite, depuis janvier 1904, une nouvelle revue mensuelle (en juif), sous le nom : *Die Frerheit*.

AUTRICHE-HONGRIE

Une délégation d'ouvriers mineurs s'est adressée au président du conseil des ministres de Hongrie pour se plaindre de persécutions injustifiées de la part de la police. Ces ouvriers légalistes qui cherchent la justice chez le chef de leurs bureaux entendaient pour réponse de la part du ministre comte Stefan Piska des paroles polies : *Fermez vos gueules*. » Après quoi le noble comte leur tourna le dos et sortit.

A *Dreszow* (Galicie, Autriche) meurt un uhlan qui voulait se faire porter malade, sur quoi le docteur d'état-major sous le prétexte qu'il simulait le fit mettre en chemise de force : dans cet état on le laissa deux jours. Ainsi le docteur militaire le guérit une fois pour toujours de tous les maux qui auraient pu lui arriver dans la vie. Marche ou crève ! telle est la devise dans l'armée de tous pays.

A. R.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

COMMUNICATIONS

Nous avons le regret de faire savoir à ses nombreux amis, la mort de l'excellent camarade Gévaudan, survenue mardi 12 avril, à deux heures du soir.

A l'occasion des permissions dites de Pâques, une brochure est tout indiquée pour aider à la propagande antimilitariste. C'est le *Nouveau Manuel du Soldat*, dont la onzième édition (90^e mille) vient de paraître.

En vente à la Fédération des Bourses, 3, rue du Chateau-d'Eau. L'exemplaire, franco, 0.10 c. Les cinquante, 1.75, port en plus. Le cent 3.50, port en plus.

En vente à l'*Educational Libre* du 3^e, l'*Absurdité de la Politique*, de Paraf-Javal. Le cent, 1 franc, port en plus. On souscrit pour la brochure n° 3 : *Déclaration d'Emile Henry*.

Syndicat général des ouvriers cordonniers. — Bourse du travail, 3, rue du Chateau d'Eau. Samedi, 16 avril, à 8 h. 1/2 du soir : Réunion générale. Ordre du jour : Rapport moral et administratif. Fête de propagande. Etc.

Union ouvrière de l'ameublement, 4 passage Davy (avenue de St-Ouen). — Mardi, 19 avril : La corporation d'idées et d'action (suite). Les camarades sont priés d'être exacts.

L'Aube sociale U. P., 4, passage Davy. — Vendredi, 15 avril : Dr. Poirier, l'hygiène sociale chez les abeilles. Mercredi 20 : Causerie entre camarades sur quelques peintures flamandes. Vendredi, 22 : Pierre Ravel, le cléricisme juif.

Jeunesse libertaire du 3^e, 76, rue Mouffetard. — Jeudi à 8 h. 1/2. Causerie sur l'arithmétique avec expériences. Organisation du mouvement abstentionniste.

Causeries populaires du 11^e, 5 cité d'Angoulême. — Mercredi 20 avril à 8 h. 1/2 : Notre attitude en face du monopole de l'enseignement. Propagande par l'affiche, etc. Vestiaire obligatoire, 0.25 centimes.

Causeries populaires du 18^e, 30, rue Muller. — Vendredi 15 avril à 8 h. 1/2 cours d'Espagnol. Lundi 18 avril : Nergal, l'Évolution des mondes (II).

Les libertaires du 15^e sont priés de se réunir samedi 16 avril à 8 h. 1/2, 38, rue de l'Eglise : Entente au sujet de la campagne anti-votard.

Les Anticrates, salle Jules, 6, Bd Magenta. — Vendredi 22 avril, Causerie par Marceau : La Virginie au point de vue scientifique.

Groupe abstentionniste du 3^e. — Samedi 16 avril à 8 h. 1/2, réunion salle Salsac, 1 bis, Bd Magenta. Les candidats pour la forme sont priés de s'y trouver.

L'Action théâtrale, groupe artistique de la rive gauche. — Tous les vendredis à 8 h. 1/2, 76, rue Mouffetard, répétitions.

Le groupe est à la disposition des organisations. Adresser la correspondance au camarade Perrin, Avenue de Choisy, 192, Paris 13^e.

SAINT-DENIS. — *La Raison*, 15, rue de la Boulangerie (Bourse du travail). Vendredi 15 avril : Julien, la Coopération, le but qu'elle représente.

SAINT-OUEN. — Samedi 16 avril, à 8 h. 1/2 du soir, réunion des Libertaires de Saint-Ouen, 78,

avenue Michelet, salle Gizon. Formation du groupe « Les Causeries Populaires ».

NOGENT-LE-PERREUX. — Samedi 16 avril à 8 h. 1/2 du soir, 3 rue de Mulhouse, soirée de propagande. Causerie par un camarade. On jouera un acte des *Mauvais bergers*, un de la *Clairière*, etc. Entrée gratuite.

A l'issue de la soirée, on prendra les dernières mesures en vue de la campagne abstentionniste dans le canton.

DOUAI. — Réunion du *Cercle d'études sociales*, dimanche 17 avril à 8 h. du soir, chez le camarade Bernard François, rue Sadi-Carnot à Sin-le-Noble.

LORIENT. — Les camarades sont invités à se réunir, si le temps le permet, sur les remparts, dimanche 17 avril à 9 heures du matin.

La *jeunesse Syndicaliste* lorientaise, a décidé d'activer la propagande d'éducation libertaire pour que soit débarrassée l'humanité des exploités, gouvernants, etc.

Elle fait appel à toutes les jeunes énergies. S'adresser à Kérhuvel, 38, rue de Belle Fontaine (Nouvelle Ville).

THIERS. — Réunion des camarades libertaires de Thiers, le dimanche soir à 8 h. 1/2, hôtel du Centre, rue Nationale. Constitution d'un groupe. Urgent.

LENS. — Tous les libertaires de la région sont convoqués pour le dimanche 17 avril à 5 heures du soir chez Dussart à Billy-Montigny, pour discuter sur la tactique à suivre durant la période électorale.

MARSEILLE. — *Milieu libre de Provence*. Dimanche, 17 avril, à 5 heures du soir, réunion des adhérents. Lecture de la Correspondance. Questions diverses.

RECU POUR LA COLONIE D'AGLEMONT

Roux	1
Proper Fontaine	7 50
Cercle d'études sociales de Douai	1
Par Oddo, de Nice	10 50
Total	20 00

PETITE CORRESPONDANCE

Lorient, France. — Votre article est plein de bonne volonté ; l'intention surtout est louable. Mais réfléchissez un peu... la suppression de l'impôt, si la société subsiste telle qu'elle est organisée, est un non-sens. Nous voulons et nous préconisons la révolution intégrale ; les réformes en général ne changent pas grand-chose, le plus souvent même, elles ont pour résultat de consolider la vieille machine si dure à tous, excepté pour quelques privilégiés. Nous sommes aussi antipatriotes ; c'est-à-dire partisans de la suppression des frontières... pas, comme le disent nos adversaires pour vendre la France à l'Allemagne ou à toute autre nation, mais pour vivre libres sur toute la terre libérée des exploités. Que cela ne vous décourage pas cependant, vous arriverez certainement à bien écrire et nous vous insérerons bien volontiers.

Gallauban. — L'adresse demandée est 11, rue Gabrielle.

Baldi. — *Marseille*. — Nous pouvons vous procurer tout ce que vous voudrez, indiquez-nous le titre, nous vous dirons le prix.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

En vente au "Libertaire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Neillau)	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 35
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison	0 15	0 15
Lueurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Pacif (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Ballades Rouges (Emile Bant), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
in de la Congrégation. — Commentaire de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkin)	0 15	0 20
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Chaughy)	0 10	0 15
L'Art et la Société (Ch. Albert)	0 15	0 20
L'Education libertaire (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Elievant (1 ^{re})	0 10	0 15
Grève générale (par les Eludants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaires (Veidaux)	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkin)	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui signorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkin)	0 1	1 25
L'Education pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Éléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p.	3	» 3 50
Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.	4	» 4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicotai, préface de Charles Malato	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	2 25	2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin)	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Giraud), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Lucie	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 05	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Giraud)	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Giraud)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughy)	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher)	3	» 3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3	» 3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa)	2	» 2 90
En Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot	0 20	0 30
Véritablement (poésies) (A. Veidaux)	1	» 1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux)	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 10	0 15
Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bague (Liard-Courtois)	3	» 3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3	» 3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle)	3	» 3 50
L'Enfermé (Gustave Geoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3	» 3 50
L'armée contre la nation (Urbain Gohier)	3	» 3 50
Les prétoriens et la Congrégation (Urbain Gohier)	3	» 3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)	3	» 3 50

Le peuple du XX ^e siècle (Urbain Gohier)	3	» 3
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck)	3	» 3
Bilaléral (J. H. Rosny)	3	» 3
Les Réfractaires (Jules Vallès)	3	» 3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola)	3	» 3 50
20 vol. chaque	3	» 3 50
Les trois villes. — Lourdes, — Rome, — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3	» 3 50
Les Quatre évangiles : Récondite, — Travail. — Vérité. (Emile Zola).	3	» 3 50
3 vol. chaque	3	» 3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert)	3	» 3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles)	3	» 3 50
La Mêlée sociale (G. Clémenceau)	3	» 3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3	» 3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3	» 3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3	» 3 50
Sous le burnous (Hector France)	3	» 3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3	» 3 50
L'Amie de demain (Eug. Fournière)	3	» 3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)	3	» 3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3	» 3 50
Urbain Grandier et les possédées de Loudun (Dr Leguë)	3	» 3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski	3	» 3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3	» 3 50
L'Amie nue, poèmes (Edmond Haraucourt)	3	» 3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste, édit. Ch. Louandre)	3	» 3 50
Œuvres de Rabelais édit. P. L. Jacob	3	» 3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

THEATRE

— « Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Godel	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)	3	» 3 50
Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes)	3	» 3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2
Les mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	»
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	0 90	1
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte	0 90	1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte	0 90	1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 75	2
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte	1 75	2
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte	0 90	1
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte	0 90	1

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE		
Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert... Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert)	3 »	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50.....	3 »	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3 »	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck)	3 »	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg).....	1 35	1 50
Les forces tumultueuses (E. Lerhacren)	3 »	3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.....	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkine).....	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert).....	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave).....	2 75	3 25
La Société future (Grave).....	2 75	3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave).....	2 75	3 25
La Grande famille (Grave).....	2 75	3 25
Dieu et l'Etat (Bakounine).....	2 75	3 25
En marche vers la société nouvelle (Cornelissen).....	2 75	3 25
Soupes, nouvelles (Descaves).....	2 75	3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulle) ..	2 75	3 25
Physiologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon).....	2 75	3 25
La Conquête du pain (Kropotkine).....	2 75	3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
Les Joyeusetés de l'Exil (Malato).....	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)....	2 75	3 25
La Commune (L. Michel).....	2 75	3 25
Le Socialisme en danger (Domela).....	2 75	3 25
La Révolution et l'idéal anarchique (Reclus).....	2 75	3 25
L'Unique et sa propriété (Stürmer)....	2 75	3 25
Temps futurs, socialisme, anarchie, (Naquet).....	2 75	3 25
Sous-offs (Descaves).....	2 75	3 25
Anarchistes (Mackay).....	5 "	5 50
La Société mourante et l'Anarchie (Grave), nouv. édition.....	2 75	3 25
Le Militarisme et la Société moderne (Giuglielmo Ferrero).....	2 75	3 25
L'Humanisme intégral (L. Lacour).....	2 75	3 25
L'Inévitable révolution (Un Proscrit) ..	2 75	3 25
Aut. Pays des Moines (José Nizal), traduction, Ch. H. Lucas et R. Sempau...	2 75	3 25
Philosophie du déterminisme (J. Savatier).....	2 75	3 25
Los Inquisidores d'Espagne (Tarrida del Marmol), Montjuich, Cuba, Les Philippines.....	2 75	3 25
Discours civiques (Laurent Tailhade).....	2 75	3 25
Sous le Drapeau Rouge (Louis Barron).....	2 75	3 25
Les Aventures de Nono (J. Grave).....	2 75	3 25
Malfaiteurs (roman) (J. Grave).....	2 75	3 25
Un an de Caserne (L. Lamarque).....	2 75	3 25
Révolution chrétienne et Révolution sociale (Ch. Malato).....	2 75	3 25